

## LE VOYAGE DE PUYMIROL

( 1782 )

---

*Fragment d'une lettre à Mme de \*\*\*.*

---

.....  
.....  
.....

Je vous conterai que j'arrive  
De Puimirol, ville chétive.

---

<sup>1</sup> Nous tenons cette pièce de M. Delpuch, directeur de la *Sécurité commerciale*, à Agen, qui en possède l'original. Elle porte bien l'empreinte du temps où le genre de la lettre en vers était particulièrement cultivé. Cela demandait peu d'efforts et, sous couleur de familiarité, on en prenait à son aise, non seulement avec la rime, mais encore avec la mesure. Il y a ici nombre de vers, dont on ne saurait, sans un excès d'indulgence, se borner à dire qu'ils ont peu coûté. Tels qu'ils sont, pourtant, et à condition qu'on les prenne pour ce qu'ils sont, un simple jeu d'esprit, ils nous ont paru capables de distraire un moment les lecteurs de la *Revue*. Saint-Amans est de ces hommes dont rien, à la rigueur, n'est à dédaigner. En dehors de ses ouvrages purement scientifiques, de ses mémoires d'archéologie ou d'histoire locales, il a écrit son *Voyage agricole, botanique et pittoresque dans une partie des landes de Lot-et-Garonne et de celles de la Gironde* (Agen, Noubel, 1818, in-8°), où l'observation sagace de la nature se traduit en un langage aussi ferme que brillant. Personne n'a mieux rendu l'impression qu'éprouve le voyageur perdu dans les *pignadas*, quand, vers l'heure de midi, le vent qui agite à peine les feuilles aiguillées des pins, « siffle ou murmure dans leurs cimes altières. » Il y a dans ce trop court récit des pages que Ramond, qui visita les Pyrénées avec lui et qui les a magistralement décrites, n'eut pas désavouées. Qu'on lui passe donc, en considération des écrits où il déploie un réel talent, ce trop facile récit échappé à sa verve gasconne.

Ad. M.

— Pour arriver, il faut partir,  
Bien commencer pour bien finir,  
Me direz-vous ici peut-être ?  
Avez raison ; cela doit être.  
Donc, partis lundi fit huit jours,  
Mon sac farci de calembours,  
Beaucoup de foin dedans mes bottes  
Et mes cheveux en papillotes.  
Ainsi lesté, j'allai mon train.  
Bourbiers, chemins effroyables,  
Précipices impraticables  
Je franchis tout d'un tour de main,  
Et j'arrive au bas de la cote  
Sain et sauf, mais couvert de crote.  
Falloit ici voir mon manteau  
Celui-la couleur de carreau ;  
Falloit me voir faire la moue  
En le trouvant couleur de boue.  
Ah. Puimirol ! Ah. Puimirol !  
Si plus je dirige mon vol  
Vers toi, dans la saison humide,  
Que ma maitresse soit perfide  
Ou que j'éprouve le chagrin  
De perdre le gout du bon vin !  
O la plus caduque des villes  
Que nos ayeux juchoient partout  
Lors des guerres dites civiles,  
Mais qui ne l'étoient pas du tout,  
On ne verra dans tes ruines  
Bientôt ni voisins ni voisines  
Tout au plus un marguillier  
Le curé, le juge, un barbier,  
Quelques indigentes coquines,  
Par ci par là des gens farines,<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> « Puimirol, ainsi que tout le monde le sait à deux lieues à la ronde, est une ville très commerçante en farines de minot. Cela fait qu'il y a des mi-

Au lieu des preux bardés d'acier,  
Au lieu des chastes demoiselles,  
A quinze ans encore pucelles,  
Au lieu des druides courtois  
Dont tu te vantois autrefois,  
Qui menoient si joyeuse vie  
Et qui fesoient les bons enfans.  
Que deviendra la confrairie  
De tes devots penitens blancs ?  
Et cet ormeau, sur la grand'place,  
Autour duquel la populace  
Le dimanche s'en va dansant ?  
Que deviendra le monument  
De ta sublime citadelle,  
Dont une moitié chancelle  
Et l'autre ne tombera pas ?

Ainsi grim pant, je parlois bas,  
Lorsque au milieu de la carrière  
Je voulus lever la paupière.  
Mais, dame encore je frémis  
Du danger où si tôt me vis.  
Là, rochers chauves et pelées  
S'en vont poiguardant les nuées  
Et menaçant le voyageur ;  
Là, machicoulis qui font peur  
Et remparts à la vieille mode  
N'attendent qu'une chiquenode<sup>1</sup>  
Pour s'écrouter dans le vallon

---

notiers, des gens à farine, des *gens farines* par licence poétique» (*Note de Saint-Amans*). Cette note demande une rectification et même deux à la rigueur. Puymirol est aujourd'hui sans commerce d'aucune espèce, d'où suit que les *gens farines* ou plutôt les *Jean Farine* y sont actuellement plus rares peut-être qu'ailleurs.

<sup>1</sup> Nous respectons l'orthographe de l'auteur, qui est à peu près celle du temps où il composa sa bagatelle. Il faudrait mettre des *sic* à chaque instant, ce qui est parfaitement inutile.

Et vous écraser sans façon.  
Ainsi craignant la culebute  
Je passe, doux comme le miel,  
Et croyant à chaque minute  
Voir murailles tomber du ciel.  
C'en est fait, je suis sur la cote  
A *croque-l'aco*<sup>1</sup> me voilà ;  
Je bénis Dieu, mon cheval trote  
Je vois un portail, alte-là !  
Chez Lagrange<sup>2</sup> enfin je m'arrête.  
En son hotel, on me fait fête ;  
Je dine bien, m'amuse mieux.  
Cousine jeune a de beaux yeux,  
Cousin que j'aime comme un frère  
Gaité, liberté, bonne chère.  
Je me trouve à merveille ici  
Et tout le reste est en oubli.

Le lendemain avec mon hôte,  
(Lisez ceci distinctement)  
Fallut pourtant faire une trote  
Et s'en aller trotin-trotant  
Vers Passaga,<sup>3</sup> tout bonnement,  
Malgré le nord qui nous houspille.

---

<sup>1</sup> La fête de *croque l'aco* ( Avale toi ça ) se célébroit autrefois à Puymirol avec plus de pompe et de solennité qu'on ne le fait aujourd'hui. C'étoit des processions ediffiantes, où l'on chantoit des litanies auxquelles les assistans repondoient : *Croque l'aco*. La fête étoit terminée par un sermon sur les mêmes paroles. — (*Note de Saint-Amans.*)

<sup>2</sup> Saint-Amans et M. Lagrange, comme il l'appelle simplement, étoient cousins, par suite d'une union contractée, vers 1758, entre Marie-Thérèse (ditè Serène) Boudon de Saint-Amans et noble Michel de Lagrange, écuyer, sieur de Tayrac, chevalier de l'Ordre royal de Saint-Louis, brigadier des gardes-du-corps du Roi.

<sup>3</sup> Propriété située dans la commune de Saint-Urcisse et qui appartenait à a famille de Lagrange. Le membre de cette famille, qui fut l'hôte de Saint-Amans, étoit appelé communément par les gens de Puymirol M. Lagrange-Passagua.

Nous vîmes en chemin faisant  
Le beau château de Mal a dent<sup>1</sup>  
Avec celui de Fontenille<sup>2</sup>  
Et de Tairac<sup>3</sup> l'humble séjour.  
Les deux premiers sur ce rivage  
A l'amitié sont en partage,  
L'autre jadis logea l'amour.  
Sur ces sujets longtemps causâmes,  
Allant au pas, au trot parfois,  
Tant qu'à la fin nous nous trouvâmes  
Sur les confins de l'Agenois  
Où cent poteaux marqués de cinq archetes<sup>4</sup>  
Disoient aux gens : dans le Quercy vous êtes.  
Au bout du pont si l'on eût mis  
Sur ces poteaux des fleurs de lis  
Au lieu des susdites archetes,  
Certes j'aurais compté fleurettes.  
C'eût été, ma foi, plus joli  
Et dames peut-être auraient ri.  
— Mais j'ai trop de scrupule aussi,  
Car dans cette importante affaire  
Plutôt mentir que de se taire.  
Une autre fois faudra mieux faire.  
En attendant, venant la nuit,  
Nous regagnâmes notre gîte.  
Le lendemain matin, du lit  
Ne nous levâmes pas trop vite;

---

<sup>1</sup> Ce château, qui figure aujourd'hui sur les listes cadastrales sous le nom de Mealeden, est situé dans la commune de Puymirol. Il a longtemps appartenu à la famille des Laville-Lacépède.

<sup>2</sup> Commune de Tairac.

<sup>3</sup> Ce château, qui est pourvu d'un moulin, est situé près du bourg à qui il a donné ce nom, sur les bords de la Seoune. Il appartient actuellement à M. le général de Leyrits, lequel avait, croyons-nous, épousé la veuve du dernier des Lagrange, qui fut maire de Puymirol de 1805 à 1815.

<sup>4</sup> « Vers parodiés de La Pucelle, qui supposent l'ami lecteur versé dans le blason. » (*Note de Saint-Amans.*)

(Depuis longtemps, vous le savez  
Sainte paresse est ma patronne).  
Cependant l'horloge résonne.  
A dix heures, bien réveillés  
Pour La Sauvetat, en personne  
Lagrange et moi partons bottés.

La Sauvetat me rappelle  
Une fameuse querelle<sup>1</sup>  
Entre le fromage et le chat,  
Dont je fis autrefois état.  
Mais les muses sont bien changées  
Depuis que les ai négligées.  
Si jadis, à La Sauvetat  
Le fromage a mangé le chat,  
Aujourd'hui dans ce village  
Le chat mange le fromage.  
C'est bien triste assurément  
Mais qu'y faire cependant ?  
On dit que par toute la terre  
Chat et fromage sont en guerre.  
Quoi qu'il en soit, fus enchanté,  
D'embrasser Monsieur le curé  
Avec le botaniste Itié.<sup>2</sup>  
Causions ensemble après diné,  
Lorsqu'avisons dans la prairie  
Un cavalier à cheval pie,  
Derrière lui portant un sac,

---

<sup>1</sup> Allusion à une tradition populaire répandue sans doute à La Sauvetat, et qui s'est perdue. Notre collègue et ami M. Bladé à qui ce genre de recherches est si familier, est bien capable de la retrouver.

<sup>2</sup> M. Itié était docteur en médecine et très occupé. Il ne fut pas seulement habile dans son art, car il pratiquait la botanique avec un tel succès, que Saint-Amans voulut l'avoir pour collaborateur dans la composition de sa *Flore Agenaise*. M. Itié, dont le zèle revit dans son petit-fils, le docteur Bonnel, qui exerce aussi à La Sauvetat, est mort, dans un âge avancé, aux environs de 1840.

Petite croix, petite queue,  
Habit, veste et culotte bleue.  
Ah ! c'est Monsieur de Ferrussac<sup>1</sup>  
Courrons aussitôt l'un vers l'autre  
— Votre valet. — Et moi le votre.  
Eh ! comment va votre santé ?  
— Fort bien. Mais avez-vous diné,  
Ou voulez-vous prendre une croute ?  
— Et vous autres, d'où venez-vous  
Par quel hasard sur cette route ?...  
Après nous être embrassés tous.  
Après mainte et mainte caresse  
Et maint propos de toute espèce,  
Avoir parlé de Gibraltar,  
De manuscrits, de la Gazete (*sic*)  
Et dégoisé la chansonète,  
Appercevons qu'il se fait tard.  
Le soleil terminoit sa rondé.  
Son char de pourpre et de rubis  
Roulant sur le penchant du monde  
Alloit en poste chés Thetis.  
Il faut partir, c'est bien dommage.  
Les jours sont courts dans l'hivernage ;  
Il faut partir, maudit refrain,  
Lorsque l'on est le plus en train.  
Ah ! partons donc. Jà la nuit, noire  
Comme l'encre de l'écrivoire,  
Se rapproche, en nous menaçant

---

<sup>1</sup> Le château de Ferrussac, situé non aux bords de la Séoune, comme celui de Tayrac, mais sur ce cours d'eau même, était le siège d'une seigneurie qui appartenait aux d'Audebart, dont les deux derniers se firent connaître par de savants travaux d'histoire naturelle. Celui dont il s'agit ici fut probablement, André Etienne, qui termina l'*Histoire naturelle des Mollusques*, composée par son père Jean-Baptiste-Louis, et qui dirigea, de 1823 à 1835, le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, qu'il avait lui-même fondé.

De plus d'un fâcheux accident.  
.....  
Sur le chemin, que savons-nous,  
On peut trouver des loupgaroux.  
Des sorcières, des filoux,  
Surtout des ponts sans gardefous ;  
Votre cheval fier comme quatre  
Dans un bourbier pourrait s'abattre  
Et vous faire, sans nul égard,  
Passer la nuit comme un canard.  
Sur ces propos, nous séparames,  
Tous les trois chés nous galopames,  
Où d'abord après l'*Angelus*  
Nous fûmes tous les trois rendus.

Ici se termine un voyage  
Pour ma santé moins fatal  
Que le dernier pèlerinage  
Que j'ai fait en Portugal ;<sup>1</sup>  
Un plus charmant à Cilhère  
Seulement je pourrais faire,  
Si vous.. — Mais chut, et je finis ;  
Aussi bien, dira-t-on peut-être  
Que le sel manquait à ma lettre  
Puisque tant de vers s'y sont mis.

A\*\*\*, le 20 novembre 1782.

---

<sup>1</sup> Nous estimons que le Portugal ne figure ici que pour la rime. Saint-Amans, qui, en sa jeunesse, fit d'assez lointains voyages, ne paraît pas avoir visité le Portugal. Il n'en parle dans aucun de ses très nombreux écrits et aucun de ses biographes, — pas même Bartayrès, qui a raconté sa vie avec l'abondance d'une affection respectueusement admirative, — n'y a fait la moindre allusion.

---

*Le Directeur-Gérant,*

AD. MAGEN.